Aventures d'une jeune femme infidèle

Paris

1834

Control Number: AER-8849
OCLC Number : 31363455
Call Number : W PN970.F7 AVEJx
Title : Aventures d'une jeune femme infidèle et le détail sur la singulière vengeance que son mari à exercé contre elle.
Imprint : Paris : Garcassonne, 1834.
Format : 12 p. ; 19 cm.
Subject : Adultery.
Subject : Chapbooks, French.

22

AVENTURES

D'UNE

JEUNE FEMME

INFIDÈLE

ET LE DÉTAIL SUR LA SINGULIÈRE VENGEANCE QUE SO[illegible] [illegible] [illegible]TRE ELLE.

La nôc[illegible] — La sur-pris[illegible] L'enterre-men[illegible]

PARIS,

CARCASSONNE, *rue Saint-Pierre*, n. 8,

Pont-aux-Choux.

1834



AVENTURES

D'UNE JOLIE FEMME.

Le sot offensé se réfugie dans le scandale; le sage trompé se tait, et laisse aux remords le soin de venger son injure. Le premier appelle les sarcasmes de la malignité; le second force la médisance à honorer sa résignation.

Le colonel de Surville, jeune encore, avait quitté le service. Il avait vu dans une assemblée la noble et séduisante Amélie; il en était devenu éperdûment amoureux, et il avait obtenu sa main. Fortune, gloire, naissance, tout semblait promettre aux deux époux un avenir magnifique. Un souffle

de séduction détruisit ces illusions de bonheur.

Au bout de quelques mois de mariage, Surville crut s'apercevoir que sa jeune épouse ne partageait plus ses goûts et ses plaisirs. Il aimait la solitude, la méditation, le charme du foyer domestique. Amélie, au contraire, recherchait le monde et se plaisait dans ses dissipations. Les assemblées, les bals, les fastueuses réunions, réclamaient sa présence. Les conseils d'un époux qu'elle avait aimé n'arrivaient plus jusqu'à son cœur : la séduction y était entrée ; l'orgueil, la coquetterie, étouffaient la voix de la conscience.

Surville s'aperçut aisément qu'Amélie n'était plus la même : fatigué d'être regardé comme un mentor morose, il prit le parti de visiter une terre qu'il avait dans l'Auver-

gne ; il espérait que l'absence rappellerait Amélie à ses devoirs.

Surville partit avec un ami pour l'Auvergne. Il dit à sa jeune épouse que des affaires d'intérêt le forçaient de faire ce voyage, et que trois mois suffiraient pour le terminer. Amélie embrasse son mari sans quitter son piano, et la chaise de poste retentissait encore sous les voûtes de l'hôtel, qu'elle reprenait avec une nouvelle vigueur le *Di tanti palpiti*.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Surville et de son ami en Auvergne, et point de nouvelles d'Amélie ; enfin le messager lui apporta deux lettres. Il ouvre la première ; elle était d'Amélie ; le style en était froid, sec et guindé, et l'ambiguité de certaines phrases lui donnait à penser qu'on désirait bien moins son retour que la prolongation de son exil. Une larme roula

dans ses yeux. Il ouvrit la seconde lettre ; elle était conçue en ces termes.

« Mon ami,

» Mardi, à cinq heures du matin, avec
» le chevalier de Rancé, il faut que l'un
» des deux succombe. J'ai besoin de toi dans
» cette occasion : reviens tout de suite à
» Paris ; je l'exige au nom de l'amitié qui
» nous lie depuis l'enfance. Mardi, à trois
» heures du matin, je suis chez toi ; pré-
» pare tes armes.

» Le Baron De Mirval. »

Le baron de Mirval était le meilleur ami de Surville : ils avaient versé leur sang sous les mêmes enseignes. « J'irai ! s'écria Surville ; partons, le temps presse, demain l'heure serait manquée. »

Les ordres sont donnés, les valises bientôt faites : les chars roulent enfin vers la

capitale, et le mardi à deux heures du matin, le postillon descendait lourdement à la porte de l'hôtel, et effrayait le voisinage par la vigueur de ses coups redoublés. On ouvre enfin. Surville, poussé par un pressentiment funeste, s'élance, enveloppé de son manteau et chargé de ses armes, vers l'escalier dérobé qui conduit à l'appartement de sa femme, entre précipitamment, et trouve..... ce que Joconde trouva jadis auprès de sa blonde amie.

Surville ne fut point maître de son premier mouvement. Le perfide couple trembla à la vue de ces deux tubes formidables, qui d'un mouvement pouvaient faire jaillir son sang sur une couche encore humide de ses larmes d'amour et de ses baisers adultères.

Il se remit bientôt. « Sortez, dit-il au séducteur, je vous donne la vie; souvenez-vous seulement que je reprendrai mon

bienfait, si vous laissez deviner ce qui vient de se passer ici. Quant à vous, madame, levez-vous, passez dans mon cabinet, et venez écouter votre sentence ! »

Ils obéirent tous deux. Quand Surville fut seul avec Amélie : Madame, dit-il, j'aurais pu immoler à ma juste fureur l'objet de vos indignes feux ; je néglige une pareille vengeance ; c'est vous seule qui devez être punie, c'est vous qui recevrez la mort. Ne cherchez pas à m'attendrir par vos larmes, mon dessein est irrévocablement pris. Eh quoi ! irai-je me laisser fléchir par les supplications d'une femme qui m'apporte, en échange de l'illustration de mes blessures, de mes lauriers, le désespoir et l'infamie ? Non, non, meure l'infidèle, la fourbe, la parjure ! Mais du moins, si vous négligiez, vous, de sauver au moins mon honneur, moi, je veux sauver votre

mémoire. Je répandrai le bruit de votre maladie ; dans deux jours je proclamerait votre trépas ; et dans trois jours, les sons funèbres des cloches du temple annonceront l'heure de votre mort, et votre départ pour le terrible rendez-vous suprême. Placez tout votre espoir dans celui qui laisse tomber un pardon sur les grands crimes, quand ils sont suivis d'un repentir sincère ! »

Amélie, pâle, échevelée, se traînait, en murmurant des prières, aux pieds de son époux offensé. Surville allait la relever, en lui promettant un lointain pardon, quand il aperçut une rose sur le sein de l'infidèle. A cette vue, il sentit renaître tout son courage, et il sortit, bien décidé à exécuter son terrible dessein.

Il répandit en effet le bruit de la maladie de sa femme, il annonça sa mort, et finit enfin par ordonner les apprêts des obséques.

Le matin du jour fatal, il entra, chargé du cercueil, dans l'appartement d'Amélie : Je viens enfin, lui dit-il, achever de laver mon offense ; voici la robe funèbre où vous devez expier pour l'éternité votre crime envers moi. Mais pour en être revêtue, il faut quitter les souvenirs de cette vie, même ceux de votre ami.... Choisissez pour y entrer, ou de ce poignard, ou de cette coupe.

La malheureuse Amélie se leva et se jeta avec délire sur le poignard : « Arrêtez, dit Surville, je ne veux point vous arracher une vie qui peut être encore nécessaire à mon bonheur. Vivez, mais assistez de votre vivant à votre pompe funèbre : c'est la seule vengeance que je veux tirer de de vous. Après avoir été témoin de cette cérémonie, vous partirez masquée pour ma terre d'Auvergne ; une chaise de poste vous attend à dix pas des murs des jardins. Vous reste-

rez dans ce château, et quand, par votre conduite, vous m'aurez prouvé l'efficacité de votre repentir, je vous rappellerai auprès de moi, ou plutôt j'irai passer un jour auprès de vous. Adieu, Amélie; le cortège funéraire se met en marche, je dois aller répandre ostensiblement, au milieu de mes amis, des larmes sur votre perte, et pleurer en secret sur mon déshonneur. Examinez bien au travers de ces jalousies la douleur de vos parens, de mes amis qui suivent le char où sont renfermées vos dépouilles de perdition; oui, ce cercueil contient tout ce qui vous a perdue: les cachemires, les dentelles, les diamans! ceux qui pleurent à la suite de ce char croient rendre un dernier et pénible hommage à la vertu... Adieu, Amélie... Adieu, madame... Adieu, peut-être pour un temps, peut-être pour l'éternité!!!

Surville, en finissant ces paroles, la quitta. La coupable Amélie fut témoin des funèbres honneurs qu'on rendait à ses mânes.

Les flambeaux portés par les pauvres éclairaient l'obscurité de sa chambre, et les volées des cloches ébranlaient les vitres de sa prison. Enfin on vint la chercher ; on la conduisit secrètement à une voiture attelée de quatre chevaux, et on la mena rapidement dans un château de l'Auvergne.

Elle resta six années entières dans ce manoir, et donna tant de preuves de son repentir et de sa vertu, que son mari courut lui rendre son cœur et son estime. Elle devint bonne mère de famille, amie indulgente, épouse adorable. Surville, qui dut la connaissance de la vérité au baron de Mirval, dont le duel était inventé à plaisir, le chérit encore davantage, et madame de Surville même donna une nouvelle preuve de l'affermissement de ses torts, en aimant et fêtant l'ami courageux qui avait déchiré le voile de l'intrigue aux yeux de son épouse.

Imprimerie de L. E. Herhan, rue St-Denis, 380.